

## Le recueil transcrit de la vidéo :

« Je suis né entendant et à l'âge d'une année j'ai perdu l'ouïe suite à une méningite. Depuis, je suis sourd profond, je n'entends absolument rien, je ne perçois rien. Et même jusqu'à l'entrée à l'école, je n'ai rien ressenti, comme si j'étais « vide » jusqu'à mes trois ans. Sans conscience de ce qui se passait, je vivais avec des perceptions visuelles. A l'image d'un bébé, je vivotais sans vraiment avoir une conscience d'être. Je suis entré à l'école à 3 ans, à l'Institut St-Joseph : On m'a placé dans cette école où des sœurs s'occupaient d'enfants sourds qui jouaient ensemble, mais je n'avais aucune idée de ce qui allait se passer. Je ne connaissais pas le lieu. Pour ma maman qui avait neuf enfants à l'époque, c'était trop lourd et pénible, de plus élever un enfant sourd était difficile, on m'a placé ici à l'institut. Eduquer un enfant sourd n'était pas facile, si je courais dans tous les sens, m'appeler en criant n'était pas possible, j'étais comme « un sauvage » ! Aussi on a préféré me mettre à l'école où il y avait déjà des sourds.

Nous sommes neuf enfants et je suis le seul sourd, le sixième sur neuf. Maman voyait la surdité comme étant difficile, la communication impossible. C'était mieux ici pour que je rencontre d'autres sourds et que je puisse être « sauvé », pouvoir progresser. Mais moi je n'avais toujours aucune conscience de ce qui se passait, je ne voyais pas ce qui m'arrivait. Je ne me rappelle de rien. Ce n'est que vers mes cinq ou six ans, lorsque Sœur ..... m'a appris les lettres de l'alphabet en ajoutant des perceptions tactiles et des sensations corporelles que j'ai mes premiers souvenirs : le souffle du R, etc. Je n'arrivais pas, c'était très dur et très long. Ensuite, vers 7 ou 8 ans j'ai appris à écrire avec Sœur ....., il fallait s'appliquer, si mon écriture n'était pas propre et soignée, je recevais un coup de baguette sur les doigts. J'étais puni si j'écrivais mal : une petite tape ou je devais me rendre au coin. Je ne comprenais pas et surtout j'avais très mal, je restais tout tremblant ne sachant comment faire parce que je n'y arrivais pas bien. J'étais complètement perdu.

J'étais interne. Seulement deux à trois fois par année, je rentrais chez moi : deux semaines à Noël, deux semaines à Pâques et deux mois durant l'été. Mais j'étais perdu, je tournais en rond. Je ne me sentais pas faire partie de la famille.

*Gilbert n'arrive pas à saisir comment ses parents lui ont transmis des bases éducatives. Si peu de mots, tellement peu d'échanges entre lui et sa famille ... que retenir des premières années de vie si ce n'est des jeux de cartes, des parties de cache-cache, des moments de récréation à l'extérieur à ressentir le jardin, les prés. Des choses toute simples comme ces instants de bonheur avec son chien. Il se rappelle avoir été un enfant très renfermé. Il se souvient des premiers temps où il revenait à la maison après de longues périodes passées à l'école : tout lui semblait nouveau, il tremblait de rejoindre les siens, chancelant et ne sachant les reconnaître, il ne pipait mot, sa maman devait le ré-approvoiser en l'accompagnant dans des gestes très pratiques.*

Avant cet apprentissage, c'est le néant, je n'étais qu'un tout petit sans communication, je devais jouer sans conscience. A la maison on ne communiquait pas, je n'ai pas souvenir de savoir si j'étais heureux, si j'évoluais, il n'y avait rien dans les objets proposés ou les jeux à disposition, je me posais dans un environnement sans base éducatives. La relation avec mes parents semble impossible : juste quelques gestes pour dire ça va, bien; un code très sommaire, 1 à 2 minutes de conversation puis je jouais

*Souvent puni pour des actes qu'il devait avoir commis mais dont il ne voyait pas la teneur coupable, stressé, nerveux sans cesse en mouvement, Gilbert explique le petit garçon qu'il était par ces mots : « dans ma tête ça clochait, suite à ma maladie, tout était vide dans ma tête, la maladie avait fait des ravages et ma maman m'a expliqué que c'était très pénible ».*

Dans la famille, j'avais des relations plus particulièrement avec Jean-Louis et avec Marius et aussi avec Marcel avec qui je faisais le fou fou, on s'amusait bien tous les deux et on se taquinait aussi beaucoup ; avec mon deuxième frère on pouvait bien discuter, de choses très simples tous les deux. On échangeait par des gestes, un code à nous.

On ne se rencontrait qu'à de rares moments car les temps scolaires étaient très longs : neuf mois d'école pour deux à trois mois à la maison : deux semaines à Noël, deux semaines à Pâques et deux mois de vacances d'été. J'aimais ces moments à la maison pour jouer, je détestais l'école à

cause des punitions, des brimades ; à la maison j'avais une maman très gentille qui me laissait jouer

Mes frères me soutenaient en m'expliquant comment dire tel mot ou comment l'écrire, ils me guidaient dans l'articulation (comment moduler ma voix, mettre du rythme, ...). Lorsqu'un jour j'ai dit le mot « chien » à papa, il s'est surpris à le comprendre et moi j'ai fait l'innocent, parce que si j'avais dit que mes frères m'avaient enseigné l'oral grâce aux signes, mon papa les aurait grondés. C'était louable de vouloir m'aider, mais sans les signes, car ils étaient interdits. Je savais dire certains mots mais je n'osais pas dire qui me les avait enseignés, c'était un secret avec mes frères. Je n'aimais pas que ma maman gronde mes frères, je ne voulais pas que mes frères soient réprimandés parce que nous avons utilisé la langue des signes ; on faisait nos petites affaires avec mes frères en cachette puis je pouvais mieux articuler des mots, leur contribution m'aidait à mieux parler. Je devais par exemple répondre sur le nom d'une fleur, à propos du jardin ou de la ferme ; puis mes parents disaient « ah il parle mieux », mais moi je ne comprenais toujours pas ce qu'ils exprimaient, alors doucement je demandais à mes frères de m'expliquer, et là mes parents me demandaient de dialoguer directement avec eux, et j'étais perdu sans l'aide des gestes de mes frères ; ils m'ont été d'un grand secours.

*Au terme des vacances, temps béni pour Gilbert, sa maman le raccompagnait à l'institut. Pleurs, peur puis résignation de Gilbert devant la fatalité de son sort : il continuerait son parcours d'élève en obéissant et se pliant aux devoirs scolaires dont il ne percevait pas de signification.*

*Gilbert ne comprend pas toujours ce qui se passe entre frères et sœurs, par chance au football nul besoin de trop s'étendre en paroles. Il est heureux de revenir à la maison lors des congés occasionnels pour retrouver l'ambiance chaleureuse de la maison, ambiance qui tranche franchement avec le régime de l'école, Gilbert ne retourne sur les bancs qu'avec chagrin. Il lui faut bien quelques semaines pour remplacer sa famille qu'il aime tant par les brusqueries qu'il endure à l'Institut.*

Je n'ai pas eu de relation privilégiée avec les religieuses. C'était un régime très sévère. Les sœurs étaient très froides. On devait obéir et nous avions peur. Il n'y avait pas de chaleur humaine ou d'affection. Toujours la peur, ça n'arrêtait jamais. Par exemple, quand j'avais envie d'aller aux toilettes, je ne pouvais pas y aller et devant resté en classe, je me retrouvais mouillé. Je devais changer de pantalon, mais lorsque je n'en avais plus de propre, les sœurs m'ont obligé à porter une jupe. Les autres riaient et se moquaient de moi, c'était la honte ! Après j'ai oublié. Puis je suis allé en 3ème classe avec sœur ... Elle expliquait pas mal les choses, le problème c'est que je ne pouvais pas retenir, je n'avais pas de mémoire.

– Tu ne pouvais pas mémoriser ? Est-ce que tu peux expliquer pourquoi ?

Tout ce qu'on me disait par oral, je ne pouvais le garder dans ma tête, ça me passait au-dessus. Je pense que c'était un problème au cerveau, j'avais peur. On me posait une question, je ne savais répondre et j'avais une punition

*L'école pour Gilbert c'est un trou noir ou un vide béant d'où rien ne filtre, peut-être les mathématiques sauront accrocher l'esprit de cet élève qui se dit « malade » : les calculs très simples ça allait encore mais le français ou la géographie sont des disciplines bien obscures pour cet élève qui a dû remettre son ouvrage plusieurs fois sur le métier. Avec Sœur Géraldine, la mère supérieure, il commencera à entrevoir des progrès.*

Ce que je regrette, c'est que les sœurs ne nous aient pas laissé pratiquer la langue des signes ! Moi l'oral je voyais bouger les lèvres mais je ne pouvais absolument rien retenir ou comprendre, je commettais tout le temps des erreurs dans les mots ou les phrases à écrire, j'étais grondé, maltraité et je devais répéter, redire ou regarder mieux sur les lèvres mais c'était impossible je ne saisisais rien en lecture labiale. Dès que je parlais avec un camarade à côté de moi en langue des signes, on me tapait sur les doigts. C'est surtout François qui m'aidait.

*La famille de Gilbert est modeste, la fratrie est nombreuse et les habits passent d'un aîné à un plus jeune jusqu'au neuvième. L'apparence garde une importance toute particulière pour Gilbert : en habits rapiécés, troués il est la risée de ses camarades plus aisés. Face aux rires, aux critiques de plus nantis, Gilbert courbe l'échine. En plus de ne pas savoir bien parler, il est mal habillé, que d'angoisses tourmenteront le petit garçon face à ceux qui ne se gêneront pas de lui faire sentir leur supériorité. Gilbert était résigné, il est maintenant révolté devant tant d'irrespect.*

En classe, nous vivions des situations très différentes. Cinq, six élèves mauvais, quatre bons ... Certains élèves s'en fichaient, adoptaient une attitude relâchée, ne réalisaient pas leurs devoirs ou faisaient n'importe quoi en classe, lançant des objets à l'insu des enseignants. Moi, je ne savais quel comportement adopter. J'avais très peur. Puis ces élèves, à force de punitions et de remontrances ont été congédiés. Moi, je ne disais rien, gentil. Je restais sagement à ma place, toujours soumis, oui pendant plusieurs années. Puis mon copain François est arrivé quand j'avais quatorze ans. C'est lui qui m'a apporté la langue des signes afin de comprendre ce que j'écrivais. Quand je ne saisis pas le sens d'un mot ou d'une phrase, je lui demandais une explication en LSF. Je me rendais compte que ces échanges étaient une force pour moi qui n'arrivait absolument pas à saisir le langage oral. Petit à petit je pouvais lire des parties de texte parce que je pouvais mettre du sens. Sitôt que la sœur reprenait le cours par oral et me posait une question, j'étais perdu.

*François Charrière est arrivé de France avec la langue des signes, elle refaisait gentiment son apparition dans le monde des Sourds. La présence de François dans la vie de Gilbert fut un bienfait, enfin il allait prendre la parole et pouvoir saisir son monde. Enfin des échanges verbaux animeront les relations entre copains sourds, Gilbert a déjà 14 ans. Son école de savoir c'est aussi une école de vie, un apprentissage par les pairs qui ne seront pas avares de conseils, de confidences, une vraie source d'informations qui ne tarira jamais puisque désormais ils pourront pratiquer la langue des signes entre eux. Entre liens créés par évidence entre individus qui se reconnaissent et appartiennent à la même famille, utilisent des codes qui les unissent, le monde du savoir va leur ouvrir les portes*

Jusqu'à mes douze ans, presque rien ne s'est passé, dès mes douze ans, il y a eu des améliorations, j'ai compris un certain nombre de choses et je pouvais me questionner, de plus j'avais François qui m'a aidé, je le remercie infiniment car j'ai pu acquérir des savoirs grâce à lui, c'était très positif, mais deux ans ne suffisent pas à combler les lacunes ; comme les signes étaient interdits, je me trouvais souvent très angoissé, de plus les sœurs n'interdisaient pas seulement les signes à l'école mais aussi à la maison, elles avaient fait passer le message à mes parents, à mes frères qu'il ne fallait qu'utiliser l'oral ... alors moi je voyais des lèvres bouger mais je ne comprenais rien

*François a eu plus de chances que Gilbert puisque sa tante, enseignante, a réussi à emmener son neveu sur les chemins de la connaissance en prenant les sentiers de traverses, jonchés de méthodes gestuelles. Les bienfaits de ce préceptorat en sont retombés sur Gilbert qui ne cesse de louer les mérites de ce « grand frère ». Qu'importe les cochés que leur vaudront leurs discussions animés en LSF, ces jeunes assoiffés de savoirs vont progresser très vite ; il est d'ailleurs temps car le comble à manquer est grand. En France, la langue des signes était connue, merci à cette famille (parents et tante de François) qui a pu donner à François les bases d'une communication qu'il a amenée à l'institut et nous faire sortir de notre mutisme. Moi, je n'ai pas eu cela dans ma famille, mais le fait d'être au contact de ce copain m'a sauvé. C'est incroyable, une bénédiction du ciel que j'ai connu cet élève. J'ai alors pu développer mes compétences, me construire et être heureux. Si je ne l'avais pas rencontré je n'aurais pas eu ce parcours, j'aurais très certainement périclité et coulé. Oui j'aurais sans doute été perdu, ne sachant comment m'exprimer. J'étais vide dans ma tête, c'était le néant. Il a fallu ces deux années pour que je me rende compte de l'importance d'apprendre. Ce n'était pas de ma faute, j'étais malade dans ma tête. D'ailleurs plusieurs me l'ont déjà fait remarquer : « c'est incroyable comme petit tu étais faible, passif, sans réaction et maintenant tu as accumulé un savoir impressionnant ». Je leur réponds que c'est l'aide et le soutien de François qui ont été déterminants pour ma vie.*

Une douzaine d'années, puis est arrivé une aide en langue des signes grâce à un copain lorsque j'avais 14 ans, et j'ai terminé ma scolarité à 16 ans. Quand la sœur qui enseignait devait s'absenter, c'est une demoiselle, une copine Rose Fagnière qui pouvait prendre le relais. Par exemple, la dictée et l'histoire qu'il fallait écrire représentaient à l'oral des difficultés énormes pour comprendre le sens, alors elle me montrait la table et ajoutait le mot « sur » en signe ou exprimait en LSF « où vas-tu ? Je vais me laver les mains » petit à petit je saisis par petites bribes les phrases à écrire : les gestes m'aidaient en plus de l'articulation sur les lèvres.

*Ce système de tutorat représentait pour Gilbert une aubaine, de courte durée puisque dès le retour de la Sœur en classe l'oral reprenait le dessus et Gilbert replongeait dans le néant. Dans la classe, certains*

*élèves malentendants pouvaient s'en sortir et d'autres comme Gilbert, sourds profonds vivaient un désarroi complet.*

A 14 ans, j'ai dû être appareillé, je n'ai jamais eu d'appareils acoustiques avant cet âge. Assis à une table, je devais porter un casque et on me balançait des sons dans les oreilles. Le volume augmentait, l'intensité devenait de plus en plus forte mais je ne réagissais à aucune stimulation. La sœur venait près de moi, vérifiait le réglage. Je ne sentais rien, aussi plus jamais je n'ai participé à ces exercices d'écoute. Le médecin m'a fait passer des tests ; il a constaté une surdité profonde et a préconisé tout de même le port d'un appareil à droite. Je l'ai porté dès mes quatorze ans, mais sans grand avantage ; je ne percevais rien si ce n'est de tout petites choses, mais surtout je n'aimais pas les porter. Si je les enlevais je me faisais gronder ...

*Les appareils trônaient au centre de cette pédagogie de l'écoute inévitablement. Gilbert n'en avait qu'un, à droite pour stimuler le peu de récupération auditive qu'on pouvait faire fructifier. Cela ne semblait que peu intéresser l'enfant qui à la première occasion cachait ou enlevait ces engins de douleur. Lors des exercices de lecture labiale, Gilbert scrutait la Sœur qui, tout en articulant des phrases, avait pris soin de cacher ses lèvres : Gilbert devinait, inventait les réponses ne pouvant se fier à aucun son audible.*

Bien sûr, nous devions les porter toute la journée, et le soir avant d'aller au lit, je les enlevais. Il fallait aussi les mettre pour aller à la messe ou au catéchisme. Je tentais de lire sur les lèvres les paroles du curé mais impossible de comprendre quoi que ce soit. On nous posait des questions sur ce qui avait été dit, j'étais incapable de répondre n'ayant rien compris. Alors j'étais puni : je ne recevais ni bonbon, ni chocolat, je n'avais droit qu'à un thé. Assis avec d'autres camarades, j'essayais de les amadouer en quémendant gentiment une petite douceur. Certains partageaient et me refilaient en douce sous la table, une part de leur sucrerie. Il y avait un esprit de partage. L'oral je n'y arrivais pas. Et dans la famille ce n'était aussi qu'oral parce que la sœur avait dit à mes parents de me parler. Les signes étaient interdits avait martelé la sœur. Avec mes frères, en cachette de nos parents, nous nous entendions par gestes. Mais l'instance supérieure avait intimé l'ordre de me parler. Donc ma maman a découvert notre langage secret lorsque j'avais six ans, elle nous a grondés et a interdit les gestes entre nous. C'est dommage, car si on me parlait en signes, je comprenais et je pouvais répondre tandis que confronté à de l'oral pur, je ne savais répondre, je n'y arrivais pas et comme on ne me comprenait pas, c'était la honte. Par exemple, un après-midi maman me dit « je vais chercher le jambon » : comme je ne distingue que très mal les sons sur les lèvres, je cherche le mot, est-ce un chapeau qu'elle va chercher ... Elle rit, non ce n'est pas cela mais quoi ? Elle me montre la cave. Une fois l'objet rapporté sur la table par mon frère, je me rends compte que ma lecture labiale n'est pas performante et que je suis vraiment noyé, perdu dans l'oral. Je décide alors de me taire.

Par chance, il y a quand même eu du positif, pas vraiment à l'école mais en dehors de la classe, quand on pouvait apprendre des autres. Dans les dortoirs ou à l'extérieur, nous passions du temps à jouer au foot, à faire du sport. Les échanges entre nous étaient fréquents mais souvent cachés. Il y avait du bon, une ambiance positive. Les sœurs, cependant, interdisaient que nous nous exprimions en langue des signes. En cas de désobéissance, on avait droit à des coches. Il fallait parler encore même en dehors du cadre scolaire. Parfois, si j'étais de dos, je profitais de dire quelque chose en signes, mais j'étais dénoncé par les camarades. La délation était courante, pour faire bonne figure devant les sœurs. J'étais souvent puni. On m'a beaucoup embêté puis les élèves ont arrêté de moucharder et nous avons essayé de trouver un moyen de converser entre nous par gestes sans que les sœurs nous voient. On allait même jusqu'à tirer exprès le ballon dans leur direction pour qu'il heurte la tête d'une sœur. C'était une façon de prendre notre revanche ou de leur donner une leçon. Elles s'étaient moquées de nous, nous pouvions nous venger.

*Avant que Gilbert ne puisse utiliser les signes, il se définissait comme un enfant timoré, gêné. Sa timidité, il l'explique par le fait que parler à l'oral ne lui occasionnait que des quolibets. Bien évidemment à une question posée par oral, il répondait de façon inadéquate : vite fait de juger l'élève et de dire qu'il répondait n'importe quoi. Aussi les moqueries de son entourage le pousseront à se taire : « c'était la honte, j'étais à côté de la plaque ». Dès le moment où Gilbert, adolescent, s'est ouvert aux discussions grâce à la LSF, lui et ses copains ont su feinter l'adversaire, soit les religieuses, pour converser dans leur*

*langue naturelle. Complicité, ambiance de coopération et stimulation vont colorer les relations entre jeunes sourds*

J'aimais beaucoup jouer au foot avec mes copains sourds de l'école quand j'avais seize, dix-huit ans. Je demandais donc la permission à ma maman. Elle acceptait volontiers mais tenait à ce que je rentre me coucher à 20h30 précisément. Après avoir bien joué au foot, vers 20h un groupe est allé au cinéma, j'en faisais partie. Quand je suis rentré, ma maman m'a grondé et m'a demandé des comptes : je lui ai dit que j'avais joué et discuté avec mes copains sourds. Elle m'a posé la question à plusieurs reprises, puis a téléphoné aux sœurs. En voyant son visage au téléphone, j'ai compris que les sœurs lui avaient signifié que nous avions joué au foot jusqu'à 20h. Alors me demande ma maman, où es-tu allé après ? J'ai répondu que j'avais encore discuté. Je n'ai pas parlé du cinéma, sinon cela aurait empiré l'engueulade. Je lui ai fait part de mon besoin d'avoir ces échanges avec mes copains en langue des signes, que c'était des moments de pur plaisir face à tous ces instants à la maison où je m'ennuyais, tournant en rond et me sentant très isolé. Finalement, je lui ai dit que si elle téléphonait encore aux sœurs pour savoir où j'étais je coupais le fil du téléphone.

J'ai finalement eu gain de cause, mais c'était surtout lui signifier qu'il fallait arrêter de me soumettre à ce pouvoir d'adultes qui parlaient de moi, une oppression sur ma détermination : où était ma vraie vie ? L'école était terminé, j'en étais sorti et le fil n'avait toujours pas été coupé, elle devait encore appeler les sœurs pour connaître les faits et gestes de ma vie. Je voulais lui montrer que c'en était terminé et qu'elle devait désormais me parler en direct et régler nos affaires entre quatre yeux, en famille et ne plus avoir recours à l'institut. On m'avait tellement forcé à parler, que menacer de couper le fil était une sacré revanche. Depuis cet événement, cela s'est mieux passé entre nous. Il y a eu une amélioration dans nos relations : une ambiance plus calme, plus ouverte. Ma maman avait une telle dévotion et soumission pour les sœurs.

*A la fin de sa scolarité, Gilbert passe divers tests afin d'orienter sa vie professionnelle. Lui-même ne sait pas quel métier pourrait l'intéresser. Entre les exercices de calcul mental, les manipulations de pièces en bois et l'exécution de consignes dans le domaine du dessin technique, rien de bien fameux pour Gilbert qui va époustoufler tous les adultes en étant le plus méticuleux, le plus précis dans l'atelier de l'horlogerie. Alors que ses camarades s'énervent et perdent patience au jeu des petites pièces à remonter, lui avec ses compétences visuelles bien développées sera le plus rapide. L'apprentissage a lieu à La Chaux-de-Fonds et accueille bon nombre de personnes sourdes regroupées sur le lieu. Gilbert, prêt à s'exiler dans le Jura pour se former, devra essuyer le refus de sa maman : l'endroit est trop éloigné du milieu familial et surtout elle désire que son fils soit au contact de personnes entendantes et plus « enfermé », à l'étroit dans ce cocon de personnes sourdes. Elle lui propose de travailler la sculpture de statues en bois pour les églises. Gilbert refusera, essentiellement pour des raisons personnelles de rejet de la religion : « j'en ai eu assez de ces prières à l'école ! ». On essaie aussi de l'amener vers une vocation de capucin, c'est peine perdue, Gilbert mettra les pieds au mur. Finalement le travail du bois lui plaît bien, il sera engagé à Fribourg chez un patron qui forme des menuisiers*

Près de Pérolles, rue de Locarno. J'ai fait mon apprentissage pendant quatre ans là-bas, j'y suis resté en tout cinq ans. La première fois que j'y suis allé, je n'ai rien dit et n'ai pu répondre aux questions. Le patron m'a désigné où aller, ce qu'il fallait faire. J'ai opiné de la tête, rien de plus. J'étais timide, oui mais en plus comme à l'école je n'avais pas envie de répondre faux ou qu'on me regarde bizarrement si j'étais à côté de la plaque. C'était la même situation qu'en classe, timide je n'osais répondre aux questions qu'on me posait, de peur de répondre faux ou de n'avoir pas compris ou encore de mal parler. J'ai toujours eu peur tremblant de ne pas savoir, de ne pas y arriver. Aussi je me suis renfermé. Les autres ouvriers restaient bloqués ou démunis lorsqu'ils devaient m'expliquer le travail. Aussi, par gestes ils m'ont désigné les tâches (poncer, nettoyer ...) et en fonction de ce que je voyais j'exécutais le travail surtout par imitation. Selon les travaux en cours, je regardais et copiais ce que les autres faisaient. On a essayé de m'expliquer comment couper des planches de bois et les assembler. Manuellement je n'y arrivais pas. Aussi quand le patron est parti, je suis allé à la machine scier les planches. Une fois revenu, le patron a remarqué que j'avais utilisé la machine, il m'a dit que c'était dangereux vu ma surdité. Selon lui comme je n'entendais pas, c'était mieux que j'exécute le travail à la main et de ne pas toucher la machine. Moi, ça m'embêtait, ça me faisait chier. J'ai quand même utilisé la machine et le patron a vu que j'y arrivais, je lui ai montré que ça fonctionnait ; il m'a laissé faire tout en me recommandant de bien faire attention et en surveillant que tout se passe bien, ce qui était le cas

*Pour quantité de sourds, la pratique d'un métier pose la question épineuse de la sécurité. Sans l'aide sonore, l'utilisation de machines peut s'avérer dangereuse, quoique bon nombre de personnes n'ayant pas complètement l'audition vont être bien plus attentives que d'autres à des indices perceptibles par d'autres sens (visuel, tactile, olfactif). Malgré l'engagement de Gilbert et ses compétences pratiques, la deuxième année d'apprentissage n'est pas validée. Le patron pressent les qualités de son apprenti et lui propose de rester, de refaire cette année. Le plus gros problème dans la situation de Gilbert est le manque de communication, aussi l'intervention d'une tierce personne sera nécessaire pour débloquer la situation.*

La pratique était bonne, mais les cours professionnels posaient problème, et en plus je ne parlais pas, l'écrit n'était pas terrible. Juste à ce moment, Mademoiselle Sage de l'ASASM est venue dans l'entreprise, pour m'aider. Elle a rencontré mon patron pour lui donner une petite information sur comment communiquer avec un sourd. Lui n'était pas content car de moi, il ne retirait aucun mot. Elle, qui connaissait bien le monde des sourds, n'en était pas étonnée : les sourds ont souvent peur. Elle lui a conseillé de prendre son courage à deux mains pour me parler en face et me donner les consignes clairement. Jusqu'à présent, il me montrait ce qu'il y avait à faire, parfois je voyais un non de la tête et il tournait le dos, s'en allait mais je ne savais pas pourquoi. Alors petit à petit, il s'est montré plus présent, est venu vers moi, m'a désigné les objets, m'a montré comment faire, m'a expliqué avec des gestes. Je remarquais que c'était plus positif. Après un premier entretien avec le patron, elle a rencontré les apprentis et les ouvriers de l'entreprise pour leur expliquer aussi comment entrer en contact avec une personne sourde sans avoir peur. D'ailleurs c'est une peur réciproque. La peur de l'un entraîne la peur de l'autre. J'ai aussi rencontré en tête-à-tête Mlle Sage. On communiquait par oral et par geste, par signes mais très simplement. Mais quand même pour moi ce fut un choc, une énorme surprise. Tremblant je ne pouvais croire à ce qu'elle me disait. C'est vrai qu'il y avait une chape de plomb au travail, je ne parlais pas et mes collègues non plus. Je ne savais pas comment m'exprimer. J'étais totalement confus. Mlle Sage m'a questionné sur mon travail, je ne répondais que vaguement, sans grandes réactions. Elle trouvait que c'était dommage car je faisais du bon travail mais j'étais muet, ne disant mot. En y réfléchissant, c'est vrai que cela ne m'était pas venu à l'esprit, ce monde m'était familier sans que je ne trouve le besoin de parler. Je venais au boulot par habitude, comme un chien à qui on a inculqué un comportement qu'il reproduit.

*Mademoiselle Sage aura fait l'effet d'une « bombe » dans le cursus de Gilbert « je l'écoutais, ébahi, mon cœur battait très fort comme si on me réveillait ». Progressivement, les langues et les mains vont se délier, des échanges vont se créer autour du travail, puis de la vie personnelle et Gilbert va rencontrer ses collègues en pouvant leur parler et leur montrer ce dont il est capable. Ce dégel de la communication va avoir pour conséquence, une évolution de Gilbert dans ses acquis scolaires et professionnels. Elle n'est venue qu'une fois, puis elle est partie. Mais elle m'a fait l'effet d'un électrochoc, elle m'a donné l'impulsion pour que je me bouge. Dans ma famille, on ne parlait que peu, et je me suis retrouvé pareillement dans un milieu de travail où je pensais que c'était pareil.*

*La progression dans l'apprentissage n'est pas sans peine : Gilbert doit chercher des idées pour comprendre les cours théoriques. Il fait des dessins, se représente la matière pour la saisir car Gilbert rencontre encore de grandes difficultés à lire. De plus, personne dans son entourage ne peut le soutenir dans ses études.*

Petit à petit, j'avancais et en quatrième année, la situation allait mieux. Je m'investissais plus et étais très actif. Ma motivation est venue à cause d'un meuble de cuisine que maman voulait construire. Confiant qu'elle pouvait me confier ce petit mandat, j'ai dessiné des plans et je les ai montrés à mon patron. Nous avons discuté, modifié et échangé sur ce meuble ; j'y ai travaillé pendant sept mois, motivé à fond. Je prouvais que j'en étais capable.

*Suivre les cours théoriques qui se tenaient à Lausanne ont toujours occasionné à Gilbert de gros efforts : suivre l'enseignement par oral, comprendre la matière puis se représenter en image le contenu étaient les tâches principales de l'apprenti. Par chance, en mains il comptait des atouts de valeur : il est propre, consciencieux, méticuleux, ordonné et efficace. Il terminera sa formation, sera ouvrier qualifié et son patron lui demandera même de rester tant il apprécie ses qualités. Gilbert, en menuisier averti, va superviser le travail de collègues qui débutent dans la profession : ils sont italiens, espagnols et savent utiliser le langage du corps et des mains. Les relations s'établiront très facilement et Gilbert trouvera son bonheur dans cette expérience de partage et de transmission de savoirs*

Petit, je n'avais conscience de rien, ce n'est qu'à l'âge de quatorze ans, que tout s'est révélé par la langue des signes. C'est à ce moment que j'ai compris qu'il fallait rattraper le temps perdu et combler mes lacunes. Avec la voix, par le côté visuel et pratique il était possible d'apprendre et de se développer. Avec de la persévérance, j'ai vu que je pouvais aussi arriver. Ce sont donc mes copains d'école qui m'ont amené à considérer mon parcours autrement. Il y avait aussi Jean Thorin, il est mort maintenant. Lui, était très fort en dessin. Il me passait ses dessins, si je les faisais passer pour mes œuvres, personne ne voulait me croire, on me riait au nez, moi j'étais nul.

*Curieuse de savoir comment Gilbert était passé d'une enfance troublée par les trous d'apprentissage, les lacunes à combler à ce statut d'ouvrier qualifié et sensible aux autres, il m'a répondu « oui, nos mains, la langue des signes nous a permis d'avancer et de prendre confiance ». Ce qui a été déterminant dans l'expérience de Gilbert, est le sentiment d'avoir été capable, savoir qu'il y arrivera parce qu'il a bénéficié d'un partage de savoirs*

Pour les sourds, le visuel est important, il apporte énormément. Quand une personne n'est pas dans le visuel et privilégie le côté rigide, structuré j'ai de la peine. Je suis aussi très attentif aux défauts, aux erreurs de construction ou de façonnage de pièces. C'est aussi le visuel qui me fait voir ces petits détails. Sourd, je dois voir les faits et gestes, sans me laisser accuser de défauts qui pourraient m'être attribués, je ne me laisse pas faire. J'ai pris cette assurance dès mon adolescence.

*Scolarisé à l'Institut St-Joseph dans les années 50, la religion rythmait les semaines de Gilbert. A défaut de comprendre le sens des célébrations, les services étaient très longs, le jeune garçon se mue en servant de messe. « Je ne savais pas trop comment et que faire mais je suivais des yeux les mouvements et me soumettais aux rites. C'était aussi une façon de bouger et de s'occuper. J'aimais ça ». Quant aux prières, « impossible de les mettre dans le crâne » La messe avait lieu dimanche, lundi, mercredi, jeudi et parfois encore samedi.*

Elles essayaient de m'inculquer et de répéter encore jusqu'à ce qu'elles me grondent et me punissent. Chaque fois, je recevais comme punition d'être privé de chocolat, de bonbons. Je lisais encore mais aucun mot de retenait mon attention. Une amoureuse de la lecture m'a raconté ces textes en langue des signes et à ce moment-là je pouvais m'en faire une idée. Dès qu'on revenait à de l'oral, je me taisais soumis à l'emprise autoritaire des adultes. Aussitôt une question posée au sujet du texte et je me bloquais du fond de mes entrailles, je ne pouvais répondre, c'était impossible. A la messe, le curé disait son sermon devant un parterre sage et attentif, cela durait une demi-heure, puis il posait des questions et demandait ce que nous avions compris. A chaque fois c'était pareil, je ne pouvais dire un mot au sujet de l'homélie, alors j'allais au coin et je n'avais qu'une pomme ou une poire à manger. Je restais seul assis sans friandises que les autres recevaient.

*Les punitions, il les connaît Gilbert et se résigne. Mais en cachette, ses copains partageaient le chocolat avec lui sans être vus des sœurs qui ne devaient pas le savoir. Ils avaient pitié. Il fera sa confirmation dans son village, Matran et lors de ce sacrement, Gilbert devra lire devant l'assemblée. Un effort considérable si l'on se rappelle ses dures années d'école. Une âme charitable et bienfaisante en la personne d'une camarade le soutiendra dans la lecture du texte : avec gentillesse et douceur, elle le guidera pour que les mots fluides sortent de sa bouche, pour que les phrases s'enchaînent au tempo voulu. « Au moment de la messe où je devais m'avancer vers l'autel, tout mon corps a tremblé, je chavirais d'angoisse et de peur. Je me suis appliqué, j'ai réussi à lire et j'ai été félicité mais intérieurement je m'interrogeais : est-ce possible que je puisse parler et être compris ? » Depuis son enfance, où timide il n'osait s'affirmer et se refusait à s'exprimer, Gilbert a accompli un chemin de construction intérieure. Désormais, il est déterminé et ne courbe pas l'échine : « je n'accepte pas de me laisser faire et d'être considéré comme un moins que rien ».*

Une fois un client est venu vers moi avec un meuble et des consignes pour une restauration. Le chef s'est interposé en disant que je ne comprenais pas, je l'ai aperçu dans la conversation disant au client « il est sourd-muet ». Une fois le client parti, je suis allé vers lui en le questionnant : « est-ce que je suis vraiment muet ? je ne parle jamais avec toi ? » Très bien si ce mot avait été prononcé, je ne dirais plus rien. Durant deux semaines et demies, je ne me suis exprimé qu'en gestes, signes sans verbaliser un seul mot sur mes lèvres. Quelques collègues comprenaient un peu ma langue des signes, on rigolait.

Mais mon chef s'énervait, ne saisissant rien de nos échanges. Un jour, à la pause café, je lui ai demandé de ne plus jamais utiliser ce mot « muet » car il pouvait bien se rendre compte que j'avais une langue, la LSF, mais que je pouvais aussi parler. Je pense qu'il a compris car il s'est excusé et m'a même demandé comment je vivais en famille, m'a posé des questions sur ma vie. Il m'a avoué : « tu es sourd mais drôlement intelligent » Il a compris qu'on pouvait être sourd et avoir des compétences. Depuis ce moment-là nous avons beaucoup échangé, dans un vrai esprit donnant donnant : je lui posais des questions, mais lui aussi venait vers moi pour comprendre telle ou telle chose. Cette situation m'a donné de grandes satisfactions.